L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 7 MARS 1863.

Entre les rues Bienville et Conti.

BUREAUX, No. 78 rue de Chartres.

Nouvelle-Orléans :
SAMEDI MATIN, 7 MARS.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par R. B. Sykes, à 10 heures, à son magasin d'encan, rue des Magasins, No 61—groceries, provisions et liqueurs.

Par Hall, à 11½ heures, à l'entrepôt de Fisk, sur la Levée, 2me District—articles en bois, faïence, drap, charrette et articles divers.

Par Vincent & Co, à 10 heures, dans la rue de la Douane, No 61—indiennes, draps, toiles, &c.

Par J. P. Boisseau, à 10 heures et demie, à son magasin d'encan, au coin des rues Magazine et Gravier—marchandises diverses.

Par R. Scott, à 10 heures—groceries et provisions.

Par le Shériff, à 10½ heures, encaisseur Royale et Orléans—Meubles—A midi, à la Bourse des Négociants et Encanteurs, un terrain amélioré, à l'encaisseur des rues Port et Ursulines; et à 4½ heures, encaisseur Religieuses et Richard—mulet, charrettes, waggons, harnais, &c.

Par G. F. Pitkney, par ordre de la commission de navigation—bière et mélasse.

Par D. E. Morphy, à l'entrepôt St-Louis, à 11 heures—épaules de bacon—A 10 heures, No 47, rue des Magasins—épaules, plats côtés, pommes séches, &c—A No 46, rue Faitbn, porc, jambons, farine, bid marrais, &c; 46, rue Faitbn, porc, jambons, farine, bid marrais, &c; —Et au No 47, rue des Magasins—1200 tonneaux fer de rail road.

Et à onze heure et demie, à l'entrepôt St. Louis—épaules sèches—A 1 heure P. M., au poteau 29, 2me District—foin.

Par E. Roger & Co, à leurs salles d'encan—chemises, chapeaux, chemises, &c.

Par E. M. Jacobs, au marché Feydras—une table pour le débit de café.

Par R. T. Montgomery, à midi, à ses salles d'encan, rue du Camp, No 79—farine, bacon, jambons, graisse, ale de Tennent, &c.

Nouvelles par la voie du Sud

Destruction du Nashville.

AUTRE CAPTURE PAR RITEZ-HUGH LEE.

ENGAGEMENT PRES DE PENSACOLA.

Mouvements contre Savannah.

Des journaux de la Mobile jusqu'au 1er mars, le *Picayune* a extrait les nouvelles suivantes :

SAVANNAH, 28 février.—Le *Nashville*, en remontant Ossaches hier soir, s'est échoué sur un banc de sable au-dessous du fort McAllister et a été découvert ce matin par la flotte ennemie qui a ouvert le feu sur lui à travers le marais à deux heures et demie. Le feu a duré jusqu'à 10 heures, moment où une bombe incendiaire a frappé le *Nashville* qui a été brûlé. Il est entièrement perdu. Le fort McAllister a tiré sur un navire blindé qui a été atteint; deux fois. Une autre canonnière de la flotte a bombardé le fort, mais sans causer aucun dommage.

VICKSBURG, 22 février.—Une dépêche officielle de l'aide-de-camp du général Barton porte :

La canonnière fédérale blindée, *Indianola*, a été rejetée hier après un engagement d'une demi-heure. Elle est partiellement échouée, dans ce cas elle a été rejetée en 24 heures. Les officiers et les hommes sont nos prisonniers.

Approuvé par
W. K. MEMMINGER, A. A. G.

JACKSON, 26 février.—L'*Indianola* porte quatre canons Dahlgren de 11 pouces. L'engagement a consisté principalement en coups de boutoir. La barge de charbon a été coulée par les béliers. Elle a été frappée elle-même quatre fois par le *Queen of the West* et cinq fois par le *Webb*. Elle s'est dirigée vers la rive et s'est échouée sur un banc de sable. Le *Queen* est allé chercher des ouvriers à Vickeburg.

Jour de jeune et de prière.

RICHMOND, 21 février.—Une proclamation du Président désignant le 27 comme un jour de jeune, d'humiliation et de prière, sera publié demain.

Cette proclamation invite le peuple des Etats Confédérés à se rendre dans les lieux consacrés à la prière pour demander à Dieu qu'il continue à protéger notre cause, disperse nos ennemis, anéantisse leurs mauvais desseins, et rende à notre bien aimé pays les bienfaits de la paix et de la sécurité.

Une autre surprise.

Richmond, 27 fév.—Des passagers de Fredrickeberg rapportent que la cavalerie sous les ordres de Fishugh Lee a surpris et fait prisonniers 158 fédéraux mercredi.

Alarmes dans le Mississippi.

Il y a eu de grandes pluies dans cette section et tous les cours d'eaux ont inondé leurs rives —Le transport par le chemin de fer du Sud est devenu dangereux. Le *Cruise* invite le général Pemberton à prendre la ligne sous sa direction.

Congrès Confédéré.

Richmond, 27 fév.—Le Sénat a passé un bill pour organiser un corps du génie qui servira pendant la guerre ; après quoi, il s'est retiré en séance secrète.

28 fév.—Le Sénat n'a pas siégé aujourd'hui.

La Chambre a voté des remerciements au général J. H. Morgan et à ses troupes, pour services rendus avant la bataille de Murfreesboro.

Une résolution pour s'ajourner au 16 mars a été déposée sur la table.

M. Barksdale, du Mississippi, a présenté un bill pour autoriser la suspension du writ de l'*habeas corpus*. Déposé. La Chambre s'est retirée en séance secrète.

L'or a hausse de 10 cts aujourd'hui.

De Rappahannock.

28 fév.—Les nouvelles du Rappahannock disent que les forces fédérales sur ce point continuent à être formidables et que le point commence à être le mouvement en avant.

De la passe Vasco.

Richmond 28 fév.—Le général Gorman presse les travaux pour rendre la prise de l'Yazoo navigable pour le Colorado. Le canal est assez profond, mais obstrué par des arbres et des chicots. Le 11 les travaux de déblaiement avaient été poussés jusqu'à deux milles de la jonction avec Coldwater.

Engagement près de Pensacola.

Le *Register* du 28 fév. dit :

Des passagers sur le train de retour disent qu'en passant à Pollard jeudi, ils ont appris qu'une collision avait eu lieu, entre les éclaireurs confédérés et les troupes fédérales, à Gonzales, à environ 10 milles de Pensacola. Le général Canty, le nouveau commandant de ce poste était à Pollard et avait pris les dispositions nécessaires. On ne possède pas de détails sur la nature ou l'importance de l'engagement.

Le *Register* ajoute :

Nous n'avons rien appris de plus sur cette affaire si ce n'est que des renforts ont été expédiés de Pollard pour faire face à tout événement.

Mouvement sur la côte de Georgie.

On lit dans le *Savannah Republican* du lundi :

On a fait circuler hier soir des nouvelles qui, si elles sont vraies, indiquent que notre bastion de Genesis Point aura attaqué une seconde fois et bientôt. On dit qu'un bateau à mortier s'est approché du fort à distance de bombe et qu'il a pris position comme pour ouvrir le feu. Un bruit se répand aussi que l'ennemi débarque des troupes à Sapelo Sound. Dans quel but, c'est ce qu'il est difficile de savoir.

Le *News* dit :

On disait vendredi et samedi que la flotte stationnée à Hilton Head serait dirigée vers le Nord. Hier on rapportait dans la ville que le nombre des navires s'était augmenté de sept ou huit autres de ce volume.

Le bruit courait même que neuf navires, parmi lesquels le *Montauk*, ont fait leur apparition dans le chenal au dessous de la Pointe Gordon, samedi soir.

L'ennemi est très-prudent et très mystérieux dans ses opérations, mais il est certainement surveillé, et quand les Fédéraux auront réglé leurs différends entre eux et décidé un mouvement en avant, ils trouveront nos généraux prêts à les recevoir.

Lettre de Charleston.

Le correspondant à Charleston du *Mobile Register* écrit à ce journal, à la date du 23 février :

Samedi dernier, vers 9 heures du matin un coup de canon du fort Sumter, suivis de trois autres, attira les citoyens de Charleston vers la batterie et le quai du commerce. On apprit bientôt que la canonnière *Fingbalen* de l'Etat fédéral, était en dehors de la barre, près de l'île Sullivan, avec un pavillon parlementaire.

Les capitaines Nance et King, de l'état-major du gén. Ripley, partirent dans une embarcation du fort Sumter, et rencontrèrent le lieutenant *Pinckney*, envoyé par le lieutenant Upshur, qui désirait délivrer une communication de Lord Lyons au commodore Watson du steamer anglais *Petrel*, avec l'ordre de retourner immédiatement à Washington.

Upshur avait aussi des lettres pour la capitale, adressées à la canonnière *Isaac Smith*, capturée récemment par nous dans la rivière Stono, et pour les deux officiers du *Flambeau* capturés sur l'île Bell, pour leur demander s'ils avaient besoin d'argent.

Le lieutenant fédéral se plaignit de ce que nous ayant récemment tiré sur le *Flambeau*, malgré son pavillon parlementaire. Le capitaine Nance expliqua que le steamer ne s'étant pas arrêté au premier coup de canon, les autres avaient été tirés pour lui faire savoir de rester à distance. Il expliqua le videpamnet du pavillon pour venir aussi près que possible regarder tout ce qu'on pouvait voir, mais nos hommes du fort ont disposé cette manœuvre. Les deux canons s'étant séparés, celui du *Flambeau* a repris son bord, et ce steamer est allé rejoindre la flotte.

Le steamer de guerre français, *Le Renaudin*, a passé hier à la barre, avec des dépêches pour le consul français. Il y a beaucoup de conjectures sur l'ordre qu'a reçu le *Petrel* de se rendre à Washington. Le *Petrel* a été jusqu'à trois milles en dehors de la barre, s'est échoué dans le chenal près de l'île Sullivan. Le *Petrel*, qui est là en ce moment, est allé à son secours et essaye de le renflouer. Le steamer français *Milan*, qui était dans le port, est aussi allé au secours du steamer anglais. Le 4 février, au moment où ces forces cessèrent leurs efforts, le *Renaudin* est toujours échoué ; on suppose qu'on pourra le dégager à la prochaine marée.

Une certaine agitation s'est manifestée, ce matin, dans la flotte, qui paraît avoir reçu ordre de se mettre à de la batterie, au pourtour vers la jetée tout le long de la côte, ce qui indiquerait que le feu ayant été ouvert sur comté la ligne ; on ignore sur quoi, si ce n'est de quoi. Du moins, suppose-t-on que de nouveaux obstacles a tenté de forcer le blocus.

Le contentement de la naissance de Washington a été passé bien tranquillement, sans que l'ennemi ait fait même de vouloir se jouer à nous faire un mauvais coup. Un coup fédéral a été tiré de 12 canons de canon a été tiré du phare. Sumter et des batteries de Charleston ; le son de notre grosse artillerie a dû donner à l'ennemi une idée de ce que nous avions en réserve pour lui. Les navires du port étaient pavoisés élégamment ; il y a eu quelques dîners particuliers, et l'on a porté des santés patriotiques. Il est, maintenant, certain que Charleston ne sera pas attaqué avant que l'ennemi soit entièrement prêt avec ses plus forts navires cuirassés et ses béliers pour résister aux batteries. Il commence à avoir une idée de notre force.

Le *Mobile Register* donne l'explication suivante :

Notre correspondant de Charleston dit que l'on a tiré trois coups de canon au steamer *Flambeau* parce qu'il n'avait pas obéi au premier signal; le *Courrier* de Charleston avance que le capitaine Nance a dit qu'on avait tiré par erreur.

Le *Courier* a appris qu'une goélette, capturée par le corsaire *Retribution*, a été échouée dans la passe New Inlet, sous les canons du fort Fisher.

Le Montauk avarié.

On lit dans le *Savannah Republican* :

On a reçu ici une lettre d'un officier qui est à bord du steamer français *Milan*, venu récemment de Hilton Head, et qui dit qu'il n'est pas douteux que le *Montauk* n'ait reçu des avaries sérieuses dans le récent engagement qu'il a eu avec notre batterie à la pointe Genesis. Le fait était avoué par les yankees à Hilton Head. Nous apprenons, en outre, qu'une reconnaissance faite, deux nuits de suite, jusqu'à 150 yardes du *Montauk*, a établi que des ouvriers travaillaient encore à la tour.

FRANCE.

Correspondance de l'Indépendance Belge.

Paris, 20 janvier.

La nouvelle du jour, mieux dire, le bruit le plus important de la journée est la prochaine reconnaissance du royaume d'Italie par l'Espagne, en conséquence de la dernière modification ministérielle. Ce n'est là encore, je le répète, qu'une rumeur ; mais elle circulait de si bon lieu, et l'on s'accordait à croire que ce résultat signifiant serait dû à l'intervention de la France. Si le fait se confirme, il prouvera, à coup sûr, les sympathies effectives de Napoléon III pour l'Italie, et répondra à toutes les suppositions qu'on échafaude sur quelques symptômes contradictoires et sans gravité, notamment la froideur qu'aurait témoignée S. M. (la dernière soirée de la princesse Mathilde) vis-à-vis de quelques hommes politiques connus pour leurs sentiments unitaires. Quant à la réception des réfugiés bourbonniens, incident au sujet duquel je vous transmets plus loin quelques détails, toutes les communications officieuses attachent une grande importance, et l'on se rappelle à ce sujet que les relations si cordiales entretenues entre la France et la Russie n'empêchent pas de recevoir, presque dans l'intimité du palais, les notabilités de l'émigration polonaise.

La réception des réfugiés napolitains au bal de l'impératrice de lundi dernier, bien qu'ayant éveillé les légitimes susceptibilités des plus hauts alliés ou des représentants de l'Italie, n'est qu'un acte de simple hospitalité. L'empereur et l'impératrice ont voulu marier avec affabilité aux bourbonniens et leur ont demandé des nouvelles de François II et de la jeune reine, mais il n'y aurait en rien de plus. On dira peut-être, au reste, que c'était assez comme cela. Le bruit s'est répandu que l'empereur au bal de Mme Drouyn de Lhuys, mais il n'était pas aux Tuileries.

Les ultras du parti bourbonnien accusent beaucoup les réfugiés napolitains qui ont consenti à paraître au bal des Tuileries. L'*Armonia* de Turin, organe de ces nuances, attribue vient encore publiquement un article des plus violentes contre Napoléon III.

Le gouvernement de roi Victor-Emmanuel, tant calomnié par la presse autrichienne, vient de commuer (en attendant grâce entière) la peine prononcée contre M. Pironti, l'un des coupables dans les Etats napolitains et dont la culpabilité n'était pas douteuse. Quant à la princesse Barberini, au sujet de laquelle on a fait tant de bruit, si l'on a peut-être eu le tort de manquer vis-à-vis d'elle de certains égards due à une femme, on ne peut pas dire que l'on ait la réalité des machines dont elle était l'inventeur.

On est fort mal disposé ici, en haut lieu, au sujet des deux derniers candidats dont on a parlé pour le trône de Grèce (le prince de Saxe-Weimar et le prince de Leuchtenberg). On les a dit aussi dévoués aux intérêts bonapartistes, tous les deux étant au service de l'Angleterre.

D'après les dernières nouvelles de Pologne l'insurrection s'étendrait jusque à l'Ukraine et prendrait le caractère d'une lutte de guérilles. Les juifs, en nombreux dans ces pays et si indifférents autrefois, feraient cause commune avec les insurgés. Des derniers se seraient éloignés de Varsovie parce que cette capitale absorbe trois mille Russes; ils auraient jusqu'à cinq mille Russes; ils auraient jusqu'à cinq mille Russes dans les environs de Saint-Pétersbourg. Les petits détachements, laissés isolément contre eux, leur ont fourni, par quelques rencontres heureuses, les armes dont ils manquaient. Les attaques des paysans des terres qu'ils cultivent.

On assure que des millions de francs sont prêts encore hier pour le Mexique. Notre ministre de même n'a du rien dire dans les portes du tribunal mexicain que le 22 décembre, et c'est peut être là ce qui aurait déterminé le général Forey à aller en avant, sans attendre des renforts d'ancune espèce. On disséminé les valeseaux de notre escadre pour éviter la recrudescence des maladies.

On est completement rassuré ici sur les dispositions d'Ismaïl pacha quant à la France : le nouveau vice-Roi paraît devoir donner toute protection à l'affaire de l'isthme de Suez et à celles des Messageries de l'Indo-Chine.

La maladie de M. Barthe vient d'avoir le triste dénoulement qu'on redoutait depuis quelques jours. Sa mort laisse vacante une place au Sénat et la première présidence de la cour des Comptes. Outre M. de Parieu, on désigne M. Magne ou M. Baroche pour la succession de M. Barthe à la présidence de la Cour des comptes, et M. Rouher remplacerait M. Baroche comme président du Conseil d'Etat ou M. Vuitry comme vice-président.

M. Dufaure a commencé, dit-on, ses visites de candidature pour la succession du fauteuil académique du duc Pasquier, dont les *Mémoires* ne vont pas tarder, dit-on, à être publiés.

Malgré la réserve obligatoire des journaux, la presse indépendante s'est signalée ces derniers jours par plusieurs excellents articles notamment ceux de M. Prevost-Paradol dans les *Débats* et de M. Emile de Girardin dans la *Presse*, sur le dernier discours de l'Empereur. L'émeut publiciste dont je viens de parler a prouvé surtout victorieusement que l'empire désarme et les partis hostiles et les prétendants en donnant la liberté que ceux-ci leur avaient ôtée naguère.

Mais aucun de ces articles, il faut l'avouer, n'a égalé en audace le discours de l'Empereur lui-même, qui seul, ainsi que le dit très justement le *Temps*, est en dessus de l'enseignement de la prépondérance du pouvoir et de la réalité des institutions ainsi que le régime créé par lui. C'est en qui a provoqué un mot très spirituel d'un député de l'extrême gauche : « L'empereur, aurait-il dit, a tellement tout centralisé en France, qu'il ne lui reste plus qu'à se faire de l'opposition.

On raconte que Me Marie, l'illustre avocat et ancien ministre du gouvernement provisoire de la République, a dû récemment, au sortir d'une série privée dont il était chargé, demander une audience à l'Empereur. Elle lui a été accordée immédiatement. L'entrevue s'est circonscrite, de la part de Me Marie, à l'objet spécial de sa demande ; mais l'Empereur a donné à ce sujet à Me Marie toutes les marques d'estime que fait un ancien ministre avant d'en attendre et a voulu s'entretenir longtemps avec lui. S.M., assure-t-on, aurait manifesté à Me Marie l'envie qu'elle portait aux gouvernements qui l'ont précédée, et qui ont en successivement à leur disposition une foule d'hommes aussi considérables aujourd'hui flagrants du monde ou éloignés des affaires, et dont l'absence a laissé, dans la politique du pays, un vide qui ne paraît pas toujours facile à combler.

NOUVELLES DE RUSSIE.

La *Nouvelle Gazette de Prusse* rapporte le fait suivant, qui s'est passé à Kowno, en Lithuanie :

" Le colonel Ulann, commandant du régiment de dragons de la garde de l'impératrice de Russie, et qui se trouve en garnison dans la petite ville de Szauwie, devait encaisser de l'argent pour son régiment à Kowno. Il le reçut et retourna à son régiment. Il avait l'habitude, quand il arrivait à un relais où les chevaux devient être changés, de précéder à pied, pour aller rejoindre plus tard par la voiture. Le cette façon il était arrivé à une verste d'un relais, lorsqu'une voiture se dirigea vers lui. Un monsieur et une dame descendirent, et la dernière lui annonça de la manière la plus polie que la révolution polonaise avait besoin d'argent pour l'insurrection qui éclaterait incessamment. Elle pria donc le colonel de lui remettre les 11,000 roubles en argent, du gouvernement, qu'il portait sur lui. Le colonel Ulann sourit gracieusement, mais tira son revolver de sa poche. La dame et le sitant et les deux coupe partirent en courant. Le colonel Ulann se dirigea dans le dos, mais au même moment il sentit que des gens inconnus lui avaient jeté une corde par derrière autour des jambes. On le tira à terre, et il fut lancé violemment contre le sol et il perdit connaissance. Il ne sait plus ce qui arriva ensuite avec lui. Lorsque la voiture vint du relais pour le rejoindre, le domestique trouva le bonnet de son maître sur la voie, et, en s'arrêtant, il entendit des gémissements sortir d'un taillis. Il le trouva le colonel dans connaissance, la tête pleine de sang, le habit (coquetier au fouet) et grièvement blessés. Les 11,000 roubles du gouvernement, et 2,000 roubles appartenant à la victime, avaient été volées. Jusqu'ici on n'a encore découvert aucune trace des auteurs de ce crime. Personne ne doute que cette dame ne fut un homme déguisé."

CHEMIN DE FER SOUTERRAIN.

On écrit de Londres, le 28 janvier :

Le chemin de fer souterrain de Londres fonctionne très activement et donne jusqu'à présent des résultats qui dépassent tout ce que l'on attendait. L'administration a de la peine à transporter les voyageurs et les articles de trafic nécessité dans les stations. On comptait faire des trains de trois à quatre wagons au plus, il en faut mettre le double pour satisfaire aux besoins de la clientèle. Il en est résulté un inconvénient réel, dont le but de la Compagnie était d'empêcher de porter promptement rapidité.

On est obligé de supprimer les machines pour trainer des convois plus lourds que ceux qui étaient prévus. Les appareils fixés à absorber la fumée et la vapeur deviennent insuffisants, les tunnels et les stations sont entrées de gaz suffocant et même d'épouvantable malpropreté, qui rendent le service très pénible pour les employés, les chaudières et les gardes, et qui indisposent même les voyageurs dans les wagons. Si la durée du trajet était plus longue, il serait impossible d'y tenir.

La Compagnie fait construire en toute hâte des machines plus puissantes et des appareils plus efficaces, et l'on s'occupe d'organiser les trains de nuit pour les marchandises, ce qui permettra de faire le service de jour dans des conditions plus favorables.

Les omnibus font, de leur côté, une terrible concurrence au nouveau chemin de fer ; ils ont rétabli à un penny et demi le prix de la course de Padington à la Cité et au pont de Londres.

CHRONIQUE LOCALE.

LA MORT DU MAJOR PRADOS — *Suite de l'enquête.*—Ainsi que nous l'avons annoncé dans le journal du soir, M. Beach a repris l'enquête hier matin.

Témoignage de Nicolas Appolonio, capitaine de la goelette.—J'étais à bord lorsque les deux officiers confédérés tombèrent à l'eau; M. Frégerio se trouvait à bord la dernière fois que la goélette traversa le Lac; nous arrivâmes chez lui le 1er janvier. Après l'avoir débarqué et mis ses provisions à terre, je partis, ce qu'on m'avait dit que ma goélette serait brûlée. Je jetai l'ancre au phare; je fus à Madisonville pour y apprendre les nouvelles. M. Renaud me conseilla d'aller au Black Bayou, où je...omme ne me trouvait. Où me retint, mais mon matelot reçut la permission de s'en retourner à bord; je lui ordonnai de faire voile pour Black Bayou. Je m'évadai plus tard, et, traversant les marais, je rejoignis la goélette. J'y rencontrai Mancoco, qui me témoigna le désir d'aller à la Nouvelle-Orléans. Voyant un esquif s'approcher, nous gagnâmes le large; l'embarcation vint ensuite à nous; elle contenait deux hommes et un nègre.

Le plus petit avait de longs cheveux, il portait un pardessus et un mouchoir blanc recouvrait sa tête. Le grand portait un uniforme (du habit et un pantalon gris). Lorsqu'ils mirent les pieds sur le pont de la goélette, celui dont la taille était le plus élevé tira son pistolet, ajustant à Mancoco qui était alors prisonnier et m'ordonna de m'en retourner à Madisonville. Très bien, lui répondis-je, j'irai. Je fus obligé de prendre une direction presque sud vers la Nouvelle Orléans, afin de ne pas toucher le fond. Le plus petit des deux, crypant que je m'échappais, leva sa carabine et me signifia d'avoir à suivre la route indiquée. Je donnai un coup de gouvernail pour changer de direction; la voile tourna, le gui frappa les deux officiers en pleine poitrine et les jeta pardessus bord; ils tombèrent dans le moment. Je criai à mes hommes de les sitraper, car leurs épais vêtements les empêchaient de nager. " Non, dit Mancoco, ne les retirez pas de l'eau; ne voyez vous pas cette embarcation qui s'approche de nous? " Je fis tourner la goelette pour essayer de les saisir. " Cette embarcation qui vient, s'écria le Mancoco, a emporté de votre goélette deux hommes qui sont à bord ne croirent jamais qu'ils sont tombés dans le Lac de cette manière."

Effrayé de ce que je venais d'entendre, je mis toutes les voiles debors et ils ramer, j'arrivai aux pinquets le lendemain, à sept heures du matin. C'est le 1 janvier, vers deux heures de l'après-midi que les officiers tombèrent par dessus bord. Je dis aux avant-postes que les guérillas nous avaient poursuivis, mais ne parlai point de l'accident, car je pensais que les officiers avaient été ramenés par l'esquif qui s'approchait. Mancoco prit le serment d'allégeance chez Dan Hickok; c'est le capitaine des avant-postes qui le lui administra. Je rencontrai Mancoco en ville le lendemain matin et lui conseillai de déclarer ce qui était arrivé; tout, me répondit-il, j'ai tout le temps de le faire. Mais je voulais avoir l'argent du coton que j'ai transporté en ville lors d'un voyage précédent, les hommes sont suivés."

Contre-examen.—J'avais déjà commencé à démarrer l'esquif pour aller au secours des officiers lorsque Mancoco me cria : " Non, la brise peut tomber et il se peut que nous ayons nous-mêmes besoin de l'embarcation." Je conseillai à Mancoco de raconter le fait parceque je craignais que les officiers ne fussent noyés. Je croyais qu'il était de mon devoir de faire la déclaration, mais j'avais peur. Après leur chute, je vis les hommes pendant deux ou trois minutes, ils agitaient les mains, mais j'ignore s'ils nageaient. Je vis ensuite le plus petit disparaître sous l'eau. Lorsque la goelette eut franchi une distance de deux lieues, je me jetai à la nage. J'étais persuadé que le plus petit s'était noyé quand je le vis disparaître sous l'eau. Il y avait alors une distance d'un mille entre lui et l'esquif et d'un demi-mille entre eux et la goélette. Cirnico (le premier témoin) m'a dit avoir vu le plus petit des officiers disparaître sous l'eau. Il n'en fut pas question dans le moment, mais nous en parlâmes tous plus tard et chacun de nous exprima l'opinion que le jeune homme s'était noyé. La profondeur devait être de quatre à cinq pieds à l'endroit où les officiers tombèrent. Je n'ai pas entendu la conversation qui a eu lieu entre Mancoco et l'officier des avant-postes, ils allèrent ensemble à l'hôtel. L'officier confédéré à taille élevée avait des bottes aux pieds, le second portait un habit, il y avait des couteaux de table à bord, personne n'avait d'armes, il est à ma connaissance que Mancoco n'en avait point. Les officiers sont restés un quart d'heure à bord.

Vecrat est rappelé. La barre du gouvernail dit qu'il n'a pas été perdu, il a été pris des mains lorsque les officiers tombèrent par dessus bord. La dernière fois que je les vis, ils se débattaient mais ne nageaient pas. Le capitaine et Mancoco confirment, pendant la traversée, de déclarer qu'ils avaient été poursuivis par des guérillas et de ne point parler de l'accident. Je ne les ai point vus ensemble en ville. Je m'éloignais d'eux à cause de qui s'était passé. Je crus dans le moment qu'il avait probabilité de sauver les officiers à l'aide de l'esquif, mais encore plus de prouver qu'il était impossible. Il n'y avait à bord ni armes ni couteaux de table, mais au vieux couteau d'huîtres. Je m'approchai du capitaine pour l'aider à démarrer l'esquif, mais Mancoco s'écria : "non" etc.

Cirnaco est rappelé—Je n'ai pas dit au capitaine que les officiers disparaissaient sous l'eau ; il me n'a point compris. Je croyais que l'esquif pouvait les sauver. Je les vis nager pendant trois ou quatre minutes et les perdi de vue lorsqu'on prit les rames.

Le coroner prendra la déposition de Mancoco, ce matin, à dix heures et celle du lieutenant Pas ou si l'on peut trouver cet officier.

On a parfaitement reconnu le cadavre du major Prados par son alliance, une prière écrite en français qui se trouvait dans l'une de ses poches et que lui avait donnée sa belle-mère, les lettres et des ordres que lui avait données le général Pemberton, deux médailles que sa mère a reconnues et enfin par des blessures qu'il avait reçues à un incendie de la rue Tchoupitoulas.

Le corps du lieutenant Bandut a été également reconnu par sur passeport trouvé dans ses poches et par une paire de souliers neufs que sa femme avait vus.

ARGENTERIE TROUVÉE.— Nous avons parlé, dans notre dernier numéro, des chevaux et des mulets volés que le lieutenant Miller et l'officier spécial Moberrey avaient découverts dans les écuries de Charles Neff. Les perquisitions ont une suite :

Les deux officiers ont trouvé, hier matin, chez Naff, rue Girod, entre les rues St-Bernard et Annette, de l'argenterie de prix qu'on suppose ne pas y être légalement. Les pièces sont un pot à thé, deux chandeliers, un sucrier, deux pots à crème, une corbeille à fruits et un porte-cartes.

M. Miller est son aide ont également trouvé un waggon à ressorts et des harnais qui, paraît-il, ont disparu en même temps qu'un cheval.

COUR PREVOTALE.—*Vendredi matin* — Un marchand de lager beer et sa moitié accusaient une jeune et jolie Irlandaise de les avoir insultés, mais la belle enfant de la verte Erin a déclaré que des relations..... Eudin le magistrat a lui a donné raison et a donné tort à l'homme au lager.

M. Pierre Rousseau était accusé de larcin parce que son fils, âgé de huit ans, avait obtenu, pour un billet de dix piastres de New York, quinze cents de fromage et un paquet de tabac vingt-cinq cents. Il a prouvé qu'il n'en avait rien et que l'enfant avait été envoyé au magasin par un étranger. Acquitté sur le champ, il pensait en avoir fini avec la Cour Prévotale où on l'avait amené sans motif, mais le magistrat qui l'avait arrêté et qui, dans cette circonstance a peut-être fait preuve d'un excès de zèle, se hâta d'annoncer qu'il avait trouvé chez M. Rousseau cinq pistolets Deringer à 2 coups, une carabine et un petit fusil. Ici encore le gardien de la paix publique fut désappointé, car M. Rousseau qui n'est qu'un colonel de la Légion Italienne l'avait chargé de les réparer. La Prévôt prononça un second acquittement—il ordonna moins que les armes fussent confisquées.

M. Saint Henderson est venu répondre à l'accusation d'avoir fait de la contrebande. Il est en prison depuis quelque temps. Le seul témoin à charge est un sergent qui l'a arrêté dans les lignes, près le Fort Macomb.

L'accusé, au moment de l'arrestation, dit qu'il s'appelait David Orr qu'il avait une passe dans un portefeuille qu'il venait de perdre et qu'il cherchait. Le sergent, qui l'arrêta, le chercher, découvrit une pirogue à voile contenant deux malles et d'autres articles et saisissant ensuite, près d'un marais, le portefeuille que l'accusé avait décrit. Soupçonné et arrêté, le prisonnier fut transporté au Fort Jackson où il déclara se nommer Henderson; fin fin, où l'on voya ici.

Le témoignage de l'officier n'était pas suffisant pour une condamnation, Henderson a été acquitté et le Prévôt a donné l'ordre qu'on lui restituât le portefeuille et les cent quatre piastres qu'il renferme. Personne n'est venu réclamer les malles et les autres objets.

Une jeune fille à la figure honnête était accusée de vol. Bien que le plaignant ne se trouvât pas en cour et que personne ne témoignât contre elle, un monsieur, cédant à un sentiment chevaleresque ou autre chose, donna un faveur de l'accusée un témoignage si flattant et surtout si éloquent que le front sévère du juge se dérida, un sourire auquel on ne se méprit point, erra sur ses lèvres et il fit observer qu'il était frappé de la prépondérance des preuves en faveur de la jeune fille et qu'il était tenté de la renvoyer de la plainte. Mais M. Field a tout gâté; il est arrivé au dernier acte et, annonçant qu'il était chargé de la poursuite, a demandé que l'accusée fût requise de se présenter de nouveau en cour —ce qui a été fait.

INCENDIE—Une maison de la rue Enghien, Troisième District, appartenant à M. Lavery et occupée par deux femmes de couleur, a été détruite par un incendie, jeudi soir, à sept heures et demie. Les meubles appartenaient à Mme McCulloch qui est en work-house.

Les pompiers ont arrêté les deux femmes de couleur.

A L'HOPITAL—Un vieillard du nom de Lawrence a été transporté mourant à l'hôpital de charité. On l'avait recueilli dans une piqueerie de la rue Hercules.

ENQUETE. — John, " contrebande " venu de Bâton Rouge, est mort dans une maison de la rue Claiborne, No 26.—Verdict : diarrhée.

LE PRIX DU PAIN—Le prix de la farine étant de cent piastres vingt cinq cents le baril, les boulangers devront donner, à partir du dimanche prochain, 8 mars, pour 10 cents :

25	onces	pour	10 cents
23	"	"	10 "
12	"	"	5 "

L'ordre porte la date de 6 février et donne de barème de mairie.

EDITION D'HIER SOIR.

NOUVELLES DU SUD.

Les derniers journaux du Sud contiennent divers paragraphes que nous reproduisons :

Commerce de contrebande.

Nous recevons, dit le *Jackson Mississippian*, une lettre d'un officier campé sur la côte et qui nous informe que, malgré l'ordre du général Pemberton, on communique et on trafique avec l'ennemi à la Nouvelle-Orléans sur une grande échelle. Notre correspondant écrit : Je suis informé qu'il y a quelques jours une cargaison de térébenthine est sortie d'ici; il en part aussi de la résine, du bois, du charbon etc. Ce trafic se fait par des gens sans principes qui non seulement commercent avec l'ennemi, mais encore déprécient les billets confédérés. J'ai vu du coté vendu à quatre dollars la livre en billets confédérés, ou à $1.75 en billets de ville !

Le *Mobile Register and Advertiser* contient la suggestion suivante :

Un grand nombre de journaux dans différentes parties de la Confédération, recommandent de planter beaucoup de cannes à sucre chinoises. Il est certainement désirable que l'on cultive en grand tout ce qui peut donner des mélasses ou du sirop, et ceux qui font du plant disponible rendraient service à la communauté en le laissant savoir.

Affaires à Nashville.

Le *Winchester Bulletin* du 21 courant publie les nouvelles suivantes de Nashville :

Une dame qui est partie de Nashville, il y a cinq jours nous informe de l'état des choses dans cette ville. Comme on lui avait refusé un passeport, elle a guetté l'occasion et est venue par Lebanon, Alexandrie et Liberty, et de là par une route entre Woodbury et McMinnville, en évitant les piquets de l'ennemi tout le long de la route.

Le peuple de Nashville ne souffre plus par manque des choses nécessaires, mais il est accablé et désespéré, soumis et subjugué. La farine se vend trois dollars les cent livres, le sucre 10 cents et le café 50 cents la livre.

L'armée de Rosecrans a des provisions en abondance, qui lui viennent par la chemin de fer de Louisville et Nashville, qui a été réparé trois semaines après sa destruction.

L'ennemi a reçu des renforts considérables, et le gros de l'armée est en avant de Nashville. Il y a très peu de troupes dans la ville et aux alentours.

Telle étant la situation maintenant, nous nous attendons à un mouvement en avant et à une bataille d'ici à deux semaines.

Il y a en pendant quelque temps un grand nombre de ponts de bateaux laissés sans garde hors des lignes de l'ennemi, près de Nashville, et c'est dommage que notre cavalerie n'ait pas appris le fait à temps pour aller les détruire, mais il est trop tard maintenant, attendu que les abolitionistes les ont transportés à Murfreesboro avec une escorte de 5,000 hommes, ce qui est une preuve de leur intention de marcher en avant.

Loi du Kentucky sur les arrestations arbitraires.

Voici le texte d'une loi passée récemment par la législature du Kentucky

Sec. 1.—Que toute personne qui enlèvera ou emmènera par force ou par fraude ou détournera de cet Etat toute personne blanche ou qui arrêtera ou emprisonnera toute personne blanche avec ou sans intention de la faire enlever de l'Etat, à moins que ce ne soit en conformité des lois de l'Etat ou des Etats Unis, sera coupable de crime coupable de felonie, et si elle est déclarée coupable, après poursuite dans toute cour de circuit de tout comté de cet Etat, où le délit aura été commis, elle sera renfermée au pénitencier, aux travaux forcés, pour un temps qui ne sera pas moins de deux ans et de plus de dix ans, et sera, de plus, passible des frais de poursuite du jugement et restera détenue jusqu'à ce qu'ils soient payés, et en cas de non paiement desdits frais, ladite personne ainsi condamnée devra travailler, dans le pénitencier, au travail forcé, pour le taux de une piastre par jour, jusqu'à ce que le montant total des frais soit liquidé, et remise desdits frais ne pourra être faite par aucun fonctionnaire de l'Etat.

ARRESTATION D'UN RAPPORTEUR—Une lettre des bords du Mississippi dit :

Thomas W. Knox, correspondant du *N. York Herald*, a été arrêté par ordre du général Sherman, sous la prévention d'avoir donné à l'ennemi aide et assistance, en désobéissant aux ordres et en faisant de l'espionnage. La publication de son rapport sur la dernière bataille de Vicksburg, dans le *Herald*, rapport où le général Sherman était sévèrement traité, a été la cause de cette arrestation. Knox sera jugé par une cour martiale.

INDICES. — Une lettre adressée au *N. Y. Express* dit que les nouvelles du nord-ouest indiquent une suspension d'hostilités, un armistice et la paix, si c'est possible, mais sans consentement nécessaire à la désunion.

DÉFECTIONS ANIMAUX—Un journal du Nord dit qu'il y a dans l'armée du Potomac 50,000 chevaux et mulets. Il en meurt 1,000 dans un espace de quelques jours, et la plus grande surveillance est nécessaire pour entretenir le nombre. Le journal qui nous fournit ce renseignement ajoute :

Il n'